Un enfant, une famille : la prime éducation au XVIII^e siècle

Franca Doriguzzi

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/2909>

DOI : 10.4000/ccrh.2909

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 1989

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Franca Doriguzzi, « Un enfant, une famille : la prime éducation au XVIII^e siècle », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 4 | 1989, mis en ligne le 13 avril 2009, consulté le 30 avril 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/2909> ; DOI : 10.4000/ccrh.2909

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

Un enfant, une famille : la prime éducation au XVIII^e siècle

Franca Doriguzzi

NOTE DE L'AUTEUR

Ce texte est une présentation de la thèse soutenue par l'auteur en Juin 1988, sous la direction d'André Burguière.

- 1 « *Figlio alli 12, il primo morto il 15 à h. 17.* » [« Fils le 12, l'aîné mort le 15 à 17 heures »] : juste une dizaine de mots, griffonnés en marge de l'une des milliers de lettres qui composent le riche épistolaire d'une famille noble piémontaise du XVIII^e siècle¹. Témoignage direct d'un père, cette phrase – même si tellement concise et laconique – exprime bien tout ce que signifie, à cette époque, venir au monde ou mettre au monde des enfants, dans une société où seulement un enfant sur deux atteint l'âge adulte.
- 2 Le fils, né le 12 février 1757, s'appelle Ambrogio. Son père est le marquis Vittorio Amedeo Ghilini, descendant de l'une des familles les plus riches et les plus prestigieuses de l'ancienne aristocratie d'Alexandrie, au Piémont. Gentilhomme décurion, il fait partie de l'oligarchie qui gouverne la ville. Il est âgé de quarante-trois ans. Sa femme est la marquise Gabriella Dal Pozzo, turinoise, fille du prince de la Cisterna.
- 3 Ambrogio est le huitième enfant du couple mais, au moment de sa naissance, une de ses trois sœurs et trois de ses quatre frères sont déjà morts, tous avant d'atteindre l'âge de deux ans. Le quatrième frère, Tommaso, âgé de vingt-trois mois, meurt trois jours plus tard, comme nous venons de le voir. Ambrogio se retrouve ainsi le seul garçon vivant, perçu par son père comme le seul héritier possible du nom et de l'immense fortune de la famille, résultat d'une stratégie politique et économique entamée un siècle plus tôt par l'arrière grand-père, Giacomo Ottaviano, activement poursuivie par le marquis Tommaso, grand-père d'Ambrogio, et par son père, Vittorio Amedeo.

- 4 Cet enfant doit donc survivre, à tout prix, pour assurer la continuité de la lignée. C'est sûrement pour cette raison que sa mise en nourrice est organisée par son père de façon complètement différente par rapport à celle de ses frères et soeurs. Pour son huitième enfant, le marquis met en place une véritable stratégie de survie. Ambrogio ne va pas vivre, comme les autres enfants, chez la nourrice. Il est confié à un père nourricier, Franco Antonio Chiodo, intendant de domaine au service du marquis. Le 16 février 1757, Chiodo va chercher Ambrogio et l'emmène chez lui, dans la propriété de Villanova, située à une douzaine de kilomètres d'Alexandrie. Ici, une nourrice attend l'enfant : elle a quitté sa famille, sa maison, son nouveau-né pour allaiter le petit marquis sous les yeux et le contrôle direct des parents nourriciers, l'intendant et sa femme.
- 5 Pendant toute la durée de la mise en nourrice, Chiodo écrit au jour le jour, parfois deux et même trois fois par jour, au marquis Ghilini pour l'informer, dans les moindres détails, de l'état de santé de son fils et des soins quotidiens qu'on lui donne. C'est ce corpus de plus de cinq cents lettres, écrites du 18 février 1757 au 20 septembre 1758, qui a été la source privilégiée de ma recherche de doctorat.
- 6 Il s'agit, évidemment, d'une documentation tout à fait exceptionnelle : rare témoignage en direct sur les pratiques de prime socialisation, dans cette seconde moitié du xviii^e siècle qui a tellement exprimé une nouvelle attitude à l'égard du petit enfant. Tous les thèmes qui font l'objet du discours théorique et normatif de cette époque charnière en ce qui concerne la première enfance sont présents dans le récit détaillé que cette correspondance nous transmet : l'allaitement, le régime alimentaire de la nourrice, les pratiques d'hygiène, l'embaillotement, le sommeil, les maladies (symptômes et thérapies), la dentition, l'apprentissage de la marche et de la parole, le sevrage.
- 7 Extrêmement riches sont aussi les données de civilisation matérielle. L'observation est précise et minutieuse. Au-delà des inévitables médiations que toute source privée implique, cette correspondance nous offre enfin une information inédite sur la prime éducation au xviii^e siècle, dans un groupe social précis. Elle nous permet de pénétrer dans le vif du monde nourricier, généralement entrevu par des sources indirectes : sources quantitatives, normatives, littéraires ou iconographiques.
- 8 Cette documentation s'est en quelque sorte imposée, comme source privilégiée, à un certain moment de mon itinéraire de recherche sur l'enfance au xviii^e siècle.
- 9 Mon propos initial était avant tout d'essayer de lier les pratiques aux représentations, à l'intérieur de ce jeu complexe et signifiant qu'est la relation de l'adulte à l'enfant. Alors que l'objet privilégié des historiens de l'enfance a été le plus souvent la définition du concept d'enfance – c'est à-dire la reconstitution de l'histoire et de l'évolution des différentes images de l'enfance produites par les sociétés du passé – mon projet était de repérer les pratiques et les attitudes quotidiennement vécues par les parents des différentes couches sociales vis-à-vis de leurs enfants – à une époque donnée, dans une société déterminée – pour pouvoir vérifier la correspondance ou la non-correspondance entre celles-ci et le modèle idéal, la représentation de l'enfant proposés par l'Etat et par l'Eglise.
- 10 Dans ce but, j'ai délimité le champ de la recherche dans le temps – le xviii^e – et dans une région d'Italie relativement homogène du point de vue politique et culturel : le Piémont, où je vivais lorsque j'ai commencé mes recherches. L'analyse des sources normatives publiées à telle époque, dans cette aire géographique (traités médicaux, manuels de prime éducation à l'usage des parents, des sages-femmes et des nourrices, textes de morale

adressés aux parents chrétiens, biographies de saints) m'a permis de recomposer le discours théorique des instances officielles sur la naissance et la première enfance. D'autre part, j'ai entrepris un dépouillement minutieux des archives piémontaises, à la recherche des documents les plus directs sur des pratiques effectivement appliquées. Les archives privées des familles nobles m'auraient fourni des données relatives aux couches sociales les plus aisées. Je pensais qu'il serait plus difficile de trouver des témoignages des groupes sociaux les plus populaires, ceux-ci n'ayant laissé que très rarement des traces écrites de leurs vies. Cependant, la découverte d'une grande partie des registres des enfants abandonnés à Turin m'avait suggéré de recourir à cette source, en considérant que le phénomène de l'abandon était caractéristique, même s'il n'était pas exclusif, des couches les plus défavorisées. (Les résultats de cette partie de la recherche ont fait l'objet de précédents travaux)².

- 11 Cette approche me semblait susceptible de pallier certaines limites, souvent présentes dans les recherches parues sur l'enfance. En effet, en utilisant une documentation littéraire et iconographique – comme l'avait déjà fait Ariès – les historiens se sont trouvés contraints de faire des généralisations non seulement dans l'espace et le temps, mais aussi et surtout à l'intérieur de la hiérarchie sociale. Il s'agit là de limites inhérentes au type même des sources, qui ne valent en fait que pour des aires géographiques et des périodes de temps que l'on a du mal à circonscrire avec exactitude, et pour des couches sociales absolument privilégiées. La preuve en est le recours si fréquent au journal de l'enfance de Louis XIII, écrit par son médecin Héroard : un document certainement unique, mais tellement particulier – puisqu'il s'agit de l'enfance d'un roi – que l'on ne peut pas le considérer d'emblée comme un modèle représentatif, comme cela a été souvent fait³.
- 12 Par ailleurs, l'emploi des sources normatives a engendré une confusion assez ambiguë entre normes et comportements : le discours savant sur l'enfance a été fréquemment interprété comme témoignage de pratiques réelles, au-delà du souci de vérifier jusqu'où la règle proposée était véritablement observée. La description des conditions de vie des enfants, transmise par les observateurs du xviii^e siècle, a été souvent reprise à la lettre, comme description d'une réalité effective, au-delà de la préoccupation de déstructurer le message, de prendre en considération le filtre représenté par les conditions et les motivations qui ont influé sur la production de ces ouvrages. Ceci apparaît avec évidence dans certains travaux sur la mise en nourrice⁴.
- 13 Enfin, l'histoire de l'enfance a été en quelque sorte une histoire en miettes. Différentes approches, différents types de sources privilégiées ont défini des champs de recherche complètement différents. L'analyse démographique, l'histoire des institutions, l'histoire des idées et des principes éducatifs, l'histoire de la médecine, l'histoire des sentiments se sont substituées à une histoire de l'enfance qui réussirait à grouper, au-delà de cette fragmentation, l'ensemble complexe des éléments qui caractérisent ce stade de la vie.
- 14 Après avoir précisé le cadre et les lignes directrices de ces recherches, revenons à la correspondance relative à la première enfance d'Ambrogio Ghilini. Ce corpus de documents s'est donc imposé comme source privilégiée, de par son caractère exceptionnel, à un certain moment de mon itinéraire. Le dépouillement des archives nobles piémontaises m'avait révélé l'existence d'une documentation très riche, encore que fragmentaire, sur les soins donnés après la naissance à des enfants de l'aristocratie. Au début il s'agissait, pour la plupart, de phrases brèves et dispersées, bien que significatives, à l'intérieur de recueils de lettres familiales. Parfois j'ai eu la chance de

trouver des dossiers plus consistants⁵, que j'ai ensuite utilisés pour étayer l'étude de ce cas. La découverte la plus importante a été celle de 218 lettres, écrites du 18 février au 31 décembre 1757 au marquis Vittorio Amedeo Ghilini par le père nourricier de son huitième enfant. Lorsque, quelques années plus tard, j'ai trouvé la suite de cette correspondance, c'est-à-dire 597 lettres au total, relatives aux dix-neuf mois de la mise en nourrice de ce petit enfant ayant réellement existé, j'ai décidé que cette documentation méritait de faire l'objet privilégié de mon travail.

- 15 L'étude de ce cas particulier mais emblématique – car étayé d'autres cas semblables – a permis de situer l'enfant à la croisée de tous les signifiants qui définissent, dans leur interaction, la réalité dont l'enfant est issu et où il va s'inscrire. Du microsystème de la famille d'origine à celui plus élargi du groupe social, jusqu'au macrosystème de la société, comme dans un jeu de poupées russes, la microhistoire d'Ambrogio Ghilini m'a permis de rayonner dans le cadre plus général qui caractérise la naissance et les pratiques et attitudes envers l'enfant au xviii^e siècle. Grâce à la mise en relation de différentes sources et d'approches historiographiques diverses, ma tentative a été de distinguer ce que ce cas représente d'exceptionnel et de typique, ce qui renvoie au milieu aristocratique, à l'aire culturelle, à l'époque. Tous les thèmes relatifs à la mise au monde et à la prime éducation ont été abordés en essayant d'exploiter le plus possible la comparaison entre ce cas et celui d'autres enfants nobles ; entre enfants de l'aristocratie et enfants d'autres couches sociales ; entre filles et garçons ; entre enfants piémontais et enfants français.
- 16 Les riches archives de la famille Ghilini ont rendu possible une reconstitution assez détaillée, sur trois générations, de la généalogie (voir p. 104) et des traits les plus saillants d'une histoire familiale qui a forcément marqué notre protagoniste, ainsi que la façon dont il a été accueilli et éduqué. A travers le recoupement des différents documents privés (les correspondances)⁶ administratifs (actes d'achat et terriers), notariaux (testaments et inventaires après décès), j'ai pu analyser les stratégies poursuivies par les chefs de famille, dans le but de projeter dans l'avenir la continuité de leur maison et quantifier le patrimoine familial. Cet ensemble de données sert à préciser la place que l'enfant doit occuper, dans la hiérarchie sociale, de par son appartenance lignagère. On peut le situer ainsi dans le contexte qui relie son groupe à la conjoncture politique. C'est une sorte de toile de fond, essentielle pourtant pour comprendre les attitudes à son égard.
- 17 Ambrogio appartient donc à une famille de l'ancienne aristocratie de sa ville natale. Au-delà du récit mythique et de l'imaginaire familial – d'après l'annaliste Girolamo Ghilini, les origines nobles de la famille remonteraient au Duc Lodovico Ghienna, général au service de Charlemagne⁷ – les Ghilini étaient certainement nobles depuis le bas Moyen Âge⁸. Le patrimoine familial était déjà considérable sous Giacomo Ottaviano, arrière-grand-père d'Ambrogio : deux fiefs au Sud d'Alexandrie, neuf domaines avec *cascine* [fermes] à l'Est (parmi lesquelles on compte celle de Villanova, où Ambrogio est envoyé en nourrice) marquent le début de l'ascension au pouvoir de la famille. Avec de nombreux achats de terres et de maisons, à la campagne et en ville, le marquis Giacomo Ottaviano accroît son patrimoine et pose les bases solides de la fortune dont notre protagoniste sera, un siècle plus tard, le seul héritier. Sa stratégie patrimoniale est reprise par ses descendants : son aîné Tommaso et son petit-fils Vittorio Amedeo, père d'Ambrogio. Elle se fonde sur les deux principes de l'accroissement et de la concentration. Concentration : dans les deux aires situées au Sud et à l'Est de la ville (Tommaso achète deux autres fiefs

et beaucoup de terrains et de maisons dans ces régions, comme le fera plus tard son fils), mais aussi concentration dans les mains d'un seul héritier.

- 18 L'avenir des garçons est en fait programmé sur plusieurs générations, de telle sorte que seulement l'aîné se marie, alors que les cadets sont voués aux carrières militaire et ecclésiastique, voire au célibat, afin de garder intact le patrimoine. Ces derniers vont transmettre leurs fidéicommiss et leurs biens personnels au fils aîné de leur frère aîné. Tout semble se resserrer autour d'une figure unique. La prééminence des valeurs du lignage et de la patrilinéarité est perpétuée à travers la figure d'un seul héritier, pilier de la transmission et de la pérennité du nom et de la loi paternelle. C'est bien le pouvoir d'un seul qui prime : représentation du souverain absolu, mais également réplique du Fils de la Sainte Famille ; mise exclusive dans le jeu des stratégies visant à assurer la perpétuation du modèle idéal induit par l'Etat absolutiste et par l'Eglise. Le nom fonctionne comme véritable mot d'ordre, dans la mesure où il condense et pérennise ces valeurs idéales.
- 19 La mise en place des stratégies des familles nobles révèle une identification au modèle de l'Un, où s'inscrit le Nom comme lieu de la fonction paternelle. Cette centralité du père – et du fils – est un des traits les plus marquants de notre histoire. A la différence des sources normatives – et travaux qui les ont exploitées – les sources d'archives ont bien souligné l'importance de la figure paternelle dans la première enfance, des enfants mâles plus particulièrement. Au même titre que le patrimoine, le garçon appartient au père qui, dès la naissance, assume intégralement la responsabilité de son éducation. C'est le père qui exerce le droit exclusif de décision et de contrôle sur sa vie, même en le déléguant à des figures substitutives : l'intendant de Villanova, dans notre cas, le mari de la nourrice dans d'autres et, plus tard, le précepteur ou les jésuites des collèges. (A ce propos, nos sources ont mis également en évidence le caractère reproductif des expériences culturelles : le poids de l'expérience infantile des parents et de leur propre éducation dans la définition de leur attitude parentale)⁹. Quant à la centralité du fils, la preuve la plus manifeste en est l'existence même de ces quelques cinq cents lettres, comme d'autres dossiers – même si moins consistants – relatifs à d'autres garçons nobles.
- 20 Toutes ces données nous permettent d'ouvrir le discours sur les autres stratégies poursuivies par les Ghilini sur trois générations : la stratégie politique du prestige et celle d'alliances, qui sont étroitement entremêlées. Ici, c'est le rôle des filles – et des femmes – qui prédomine, dans la mesure où elles sont des instruments pour réaliser des alliances profitables à la famille et à la lignée. En 1713 Alexandrie change d'Etat : la paix d'Utrecht, qui sanctionne la fin de la domination espagnole en Italie, établit le partage des domaines européens de Philippe V : Alexandrie, avec Valenza, le Montferrat, la Valsesia et la Lomellina, ainsi que la Sicile sont cédés à Vittorio Amedeo II, Duc de Savoie. Pour l'aristocratie d'Alexandrie, qui par tradition était liée à Milan, à Pavie, voire même à Gênes, mais pas à Turin, il s'agit alors de choisir, entre l'ancienne et la nouvelle cour. C'est une question de pouvoir, et de prestige, qui suppose des stratégies complexes. Le choix des Ghilini est tout à fait clair : déjà huit ans auparavant, le marquis Tommaso – grand-père d'Ambrogio – avait été accusé par le gouvernement espagnol de conspiration et de complicité avec la Maison de Savoie. Après le rattachement d'Alexandrie au Piémont, sa stratégie d'alliances vise à établir des liens étroits avec la noblesse turinoise, proche de la nouvelle cour. En 1720, il donne sa fille aînée Angela, âgée de dix-neuf ans, en mariage au marquis Giulio Balbis, de vingt et un ans son aîné, écuyer de la Reine et fils du Président du Sénat. Angela se soumet à la volonté de son père. Les archives familiales conservent ses lettres, ainsi que le dossier concernant les pourparlers

en vue du mariage, le montant de la dot et du trousseau, les revenus de l'époux. Angela écrit à son père : « Cela me faisait plaisir puisque mon cher papa en était content [du mariage], car il estimait beaucoup la personne et toute sa famille et mes sentiments étaient le reflet de la volonté de mon cher papa »¹⁰.

- 21 Après Angela, ce sera le tour de l'autre fille, Isabella. Malgré sa résistance, elle sera obligée d'accepter le mariage décidé par son père avec le comte de Revello, veuf, « vieux » et « laid », comme elle écrit dans ses lettres¹¹, mais turinois, riche et sans dettes. Ce ne sont que deux exemples, représentatifs pourtant du rôle de la femme aristocratique : accepter d'être l'instrument passif de projets profitables à sa famille d'origine, en tant que fille, et d'autre part procréer pour assurer la continuité du lignage de son mari, en tant qu'épouse. Toute la recherche a mis l'accent sur ces deux aspects, ainsi que sur un troisième : la fonction de représentation. Je citerai encore une phrase d'Angela Ghilini, qui résume bien cette conception. Elle écrit à propos de la femme noble, que « son seul but doit être de faire des enfants et de s'amuser ». Quant à la centralité de la fonction reproductrice (« faire des enfants »), elle ressort avec évidence de toutes les nombreuses correspondances familiales que j'ai repérées : les allusions à l'importance de la fécondité (« un des plus solides biens de ce monde »)¹² y reviennent constamment, alors que le thème de la grossesse est un des sujets les plus présents dans les lettres. L'analyse croisée des documents d'archives et des sources normatives a par ailleurs montré une adhésion fondamentale des comportements des nobles au modèle nataliste prôné par l'Etat et par l'Eglise et qui valorise la fécondité et incite à protéger la femme enceinte et l'enfant, dès la gestation. (J'ai traité ces aspects dans un chapitre sur la vie prénatale et la naissance, où j'ai approfondi l'étude des attitudes à l'égard de la femme et du nouveau-né, à travers la comparaison entre la documentation privée, les traités médicaux et les données des travaux anthropologiques ; les pratiques obstétriques, le passage de la sage-femme à l'accoucheur, les thèmes du baptême, du choix des parrains et marraines, de la dénomination y sont également examinés).
- 22 En ce qui concerne la fonction de représentation (« s'amuser »), qui signifie le rôle social de la femme en tant qu'aristocrate, le fait de la prendre en compte remet en question, entre autres, les interprétations de la mise en nourrice données par les moralistes, philosophes et théologiens du xviii^e siècle et reprises par ailleurs par certains historiens contemporains. Il m'a paru important de l'analyser dans le cadre du débat sur les rapports entre Nature et Culture et en utilisant d'autre part, comme système de référence, l'ensemble de normes et de valeurs qui régissent l'aristocratie.
- 23 La femme noble ne s'occupe pas de l'éducation de ses enfants qui sont confiés, quelques jours après la naissance, aux soins d'une nourrice. Cette marginalisation de la mère – qui souligne son appartenance indirecte au lignage du mari et renforce son rôle de génitrice – a été interprétée comme refus d'allaiter. En attribuant à la femme une liberté de choix qu'en fait elle n'avait pas, on lui reproche de privilégier les amusements, l'apparence, la parure au détriment du bien être de l'enfant. Elle est tenue comme seule responsable de cette pratique du nourrissage mercenaire, si couramment combattue par les médecins et les moralistes au nom de la Nature.
- 24 En effet, la représentation faisait partie des contraintes auxquelles les aristocrates – hommes et femmes – ne pouvaient pas se soustraire : instrument indispensable d'auto-affirmation sociale, dans une classe où « le seul moyen de marquer son rang consiste à l'affirmer par la manière de se montrer dans la société »¹³. D'autre part, ce devoir de représentation, qui rehausse le statut de la femme, permet son détachement radical de la

fonction maternelle. En ce qu'elle a de plus physiologique, voire animal, cette fonction implique l'acte de « se donner à manger », l'attouchement au corps métabolique et pulsionnel de l'enfant, le contact avec ses déchets. Dans le milieu aristocratique, en renfermant la mère dans le rôle prestigieux et survalorisé de génitrice, on lui réserve la tâche noble de donner la vie. Les autres tâches concernant l'élevage de l'enfant – tâches méprisables – sont déléguées à une femme de classe sociale inférieure, payée pour les accomplir. En les assumant, la nourrice les maintient dans l'ordre de la Nature, pour mieux laisser à la mère biologique sa place dans l'ordre familial et social.

- 25 Cette même délégation des fonctions et des rôles parentaux à des substituts, étrangers à la famille consanguine et chargés de la prime éducation de l'enfant, est un aspect central que la documentation d'archives a mis en lumière. Trois ou quatre jours après sa naissance, l'enfant est envoyé en nourrice à la campagne. Même lorsque la famille est assez riche pour entretenir une nourrice à la maison, le nouveau-né est éloigné. Hors du foyer, loin du regard de ses proches, sa première enfance est marquée, jusqu'au sevrage, par cet éloignement et cette séparation exacerbée. Et pourtant, cette mise à distance n'est pas signe d'indifférence à l'égard du petit enfant : au contraire, toutes les lettres font preuve de l'amour qu'on lui porte, des attentions particulières qu'on lui réserve, de l'extrême intérêt de faire survivre, à travers lui, la lignée.
- 26 Dès la première lettre de l'intendant au marquis Ghilini, une attitude fortement protectrice vis-à-vis du nourrisson ressort, avec évidence. L'enfant n'est jamais laissé seul ; aucun jeune domestique ne s'occupe de lui, mais seules la mère nourricière et, sous le contrôle direct et continue de celle-ci, la nourrice. « Il tète très bien, comme il le faut et à satiété », à peu près toutes les quatre heures ; juste après, la nourrice le libère de son maillot, le nettoie, lui met des langes propres, chauffés et parfumés avec du fenouil. Pendant la nuit, une lampe à huile (« de la bonne huile d'olive ») est allumée près de son berceau, pour qu'il ne reste pas dans l'obscurité. Le jour, on prend soin de le protéger de la chaleur et de le garder à l'abri des courants d'air. Le père envoie régulièrement à l'intendant le fenouil pour les langes, les « *fiaschi* » d'huile d'olive pour la nuit, des nouveaux matelas et des petits coussins pour le berceau, des langes en coton, en lin, en laine, des bonnets. Il fait également parvenir à Villanova un rideau pour protéger son enfant du soleil d'été, une moustiquaire, une horloge « pour mieux régler le temps », des bâtonnets et du coton pour nettoyer les oreilles de son fils, du baume et de l'eau de rose « pour lui rafraîchir les cuisses irritées par l'urine », une petite croix et une relique de Saint François de Paule, des petites chaussures et une « charrette » lorsqu'il commencera à marcher... et la liste pourrait continuer. Une énorme importance est attribuée à l'alimentation et au sommeil, garants de la bonne santé du nourrisson, dans les lettres comme dans les traités médicaux et la littérature normative. Le lait – le « bon » lait – c'est la vie. Par là, la survie de l'enfant dépend du régime alimentaire de sa nourrice : les sources d'archives confirment à ce propos la théorie médicale – qui remonte à Hippocrate et Galien – pour laquelle le lait ne serait que le sang de la femme blanchi et transformé, au lieu d'être périodiquement expulsé, au moment des règles. Ainsi, l'alimentation de la nourrice est un sujet de choix dans la correspondance, plus particulièrement dans les périodes où la survie du nourrisson est plus fortement mise en danger : au début de l'allaitement, pendant les maladies et la dentition, vers la fin du nourrissage. (Au quinzième mois, lorsque le médecin – en accord avec les théories de l'époque – conseille de sevrer l'enfant, le père lui trouve une nouvelle nourrice, avec du lait « frais et

substantiel ». Il en est de même dans le cas d'un autre enfant, futur héritier d'une riche famille de l'aristocratie turinoise¹⁴.

- 27 Pendant ces mêmes périodes, lors des maladies et de la poussée des dents, l'attitude protectrice à l'égard du petit enfant est encore plus accentuée. Les lettres de l'intendant ne parlent que du petit marquis. La chronique devient minutieuse, véritable reportage en direct, heure par heure, de tout ce qui se passe chez le nourrisson. Le père nourricier écrit deux, même trois lettres par jour. Le curé du village le plus proche du domaine de Villanova – qui par ailleurs allait quotidiennement bénir l'enfant – est souvent au chevet d'Ambrogio. Le médecin va le voir tous les jours, parfois il passe la nuit auprès de lui. Toute cette petite cour – à l'instar de celle qui veillait sur l'enfance des futurs rois – ne semble concentrée que sur ce nourrisson, sur ses douleurs, ses pleurs, sur l'observation détaillée et presque maniaque de tous les signes que son corps renvoie. Le réseau à travers lequel le père exerce son contrôle – toujours à distance – s'élargit et se complique : les parents nourriciers et la nourrice sont surveillés par le curé, le médecin, des parents et des intendants d'autres domaines qui se rendent à Villanova. Le médecin même va être contrôlé par le médecin de famille, qui se déplace d'Alexandrie. Toutes ces personnes écrivent au marquis, pour le rassurer. (Le dossier de trente-deux lettres écrites par le médecin est une documentation exceptionnelle sur symptômes et thérapies, qui révèle, comme déjà d'autres données de la correspondance, une hétérogénéité du savoir médical officiel et du savoir populaire).
- 28 Il est dès lors évident que la clef du problème de la mise en nourrice gît ailleurs que dans l'indifférence. Mais, au-delà de la notion du bien-être de l'enfant, de l'intérêt et de l'affection qu'on lui porte, reste cet exil que la mise en nourrice représente. Pourquoi ? La pluralité des hypothèses interprétatives de l'allaitement mercenaire proposées par les historiens contemporains reflète bien l'extrême complexité d'une pratique qui a perduré dans la longue durée et a traversé verticalement la hiérarchie sociale. Des motivations religieuses, culturelles et économiques – plus particulièrement pour les classes laborieuses – ont été évoquées. Et pourtant, elles ne rendent pas compte de cette mise en distance de l'enfant que le nourrissage à la campagne met en place. Dans le milieu aristocratique, l'enjeu de l'éloignement – peut-être de façon inconsciente – semble être bien plus fort que la simple survie du nourrisson. L'analyse des rapports de sexe, des rôles de la mère et du père dans le contexte qui les définit a dévoilé les raisons sociales et culturelles de telle pratique : prééminence des valeurs du lignage et de la patrilinéarité, supériorité des fonctions masculines, confiscation des relations avec l'enfant par le père ; marginalisation de la mère, survalorisée en tant que génitrice, pour que toute matrilinéarité soit désavouée, et pour sauvegarder, à travers le jeu des substitutions, sa place de mère symbolique et son rôle d'aristocrate.
- 29 D'autre part, l'analyse croisée des pratiques et des attitudes des nobles à l'égard du petit enfant et de l'image du nourrisson qui ressort à la fois des données anthropologiques et de la conceptualisation religieuse m'a suggéré une autre explication : celle de la mise en nourrice comme période de marge, période de maturation et de latence qui permettrait l'achèvement de l'enfant, à l'écart de sa famille, de manière à l'intégrer dans l'ordre symbolique de la lignée seulement après le sevrage, lorsqu'il sera un être complet. Toutes les pratiques de prime éducation sont destinées à parfaire l'enfant, à façonner et fabriquer son corps (voire l'importance du maillot), à réaliser le passage d'un état trop proche de l'animalité – et du péché originel, dans l'idéologie catholique – à celui de l'être humain.

- 30 La naissance se fait par étapes successives. Le passage primordial représenté par la naissance se repète jusqu'au sevrage, à travers une série de passages intermédiaires : le baptême, la nomination, l'apprentissage de la propreté, la sortie du maillot, la poussée dentaire, le changement de nourriture, l'apprentissage de la marche et de la parole. Toutes ces étapes ponctuent l'ancrage de l'enfant dans le monde.
- 31 A la fin de cette longue gestation qu'a été la mise en nourrice, l'enfant pourra être introduit dans l'ordre familial et social : il sera alors un enfant qui tient debout, commence à marcher, mange des aliments solides – comme les adultes – a accès au langage. C'est un enfant qui a désormais dépassé le stade le plus physiologique – et par là, le plus menaçant pour les adultes – de l'existence : il peut, enfin, naître véritablement.

NOTES

1. Les archives de la famille Ghilini, conservées aux Archives Nationales d'Alexandrie (A.S.A. = Archivio di Stato di Alessandria) sont constituées de plus de 175 *mazzi* et *faldoni*, du xv^e au xx^e siècle, dont 41 *mazzi* de lettres familiales.
2. Voir F. DORIGUZZI, « I messaggi dell'abbandono : bambini esposti a Torino nel 1700 », *Quaderni Storici*, XVIII, n° 53 (1983), pp. 445-468 et « I vestiti e i colori dei bambini : il caso degli esposti », à paraître aux Éditions de l'École Française de Rome.
3. Voir P. ARIES, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, 1960 ; D. HUNT, *Parents and Children in History. The Psychology of Family Life in Early Modern France*, New York, 1970 ; L. de MAUSE, « L'evoluzione dell'infanzia », *Storia dell'infanzia*, Milan, 1983, pp. 9-91 ; E. WIRTH MARVICK, « Natura contro educazione : modelli e tendenze dell'allevamento dei bambini nel Seicento francese » in de MAUSE, *op. cit.*, p. 239-290 ; P. CHEVALLIER, *Louis XIII*, Paris, 1979 ; M. DAVID, « Un enfant royal », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, XIX (1979), pp. 321-330 ; H. HIMELFARB, « Un journal peu ordinaire », *ibid.*, p. 269-279 ; S. MICOTTI, « Un'infanzia ambigua : Luigi XIII bambino nel « Journal » di Héroard », *Quaderni Storici*, XIX, n° 57 (1984), p. 793-818.
4. Voir E. BADINTER, *L'amour en plus*, Paris, 1980 ; L. de MAUSE, *History of Childhood*, New York, 1974 ; E. SHORTER, *The Making of the Modern Family*, New York, 1975.
5. Par exemple : 18 lettres d'un précepteur chargé de l'éducation de trois enfants et 5 lettres écrites par les enfants, *Archivio Storico della Famiglia Barolo*, M. 137 (1699-1705) ; 30 lettres écrites par la marquise de Rosignano à son fils, concernant ses petits fils, A.S.T. (Archivio di Stato di Torino), *Carte Doria di Cirié*, Art. 605, M. 33 (1708-1735) ; 27 lettres écrites par le Recteur du Collège des Nobles de Milan au marquis Tommaso Ghilini, concernant Vittorio Amedeo, père de notre protagoniste, A.S.A., *Carte Ghilini*, Serie 1, M. 508 ; 15 lettres écrites par une religieuse chargée de l'éducation d'une nièce, A.S.T., *Carte Bagnasco e Coardi di Carpeneto*, M. 2 (1772).
6. Les correspondances semblent bien avoir pris la place des livres domestiques : leur rôle dans la transmission de la mémoire familiale est souvent explicité par les chefs de famille, qui avaient soin de classer les lettres et d'en recommander la lecture aux descendants.
7. Voir G. GHILINI, *Annali d'Alessandria*, Alexandrie, éd. 1901.
8. Les documents des archives Ghilini remontent au xiii^e siècle. Avant 1670, date à laquelle ils acquièrent le titre de marquis, ils sont nommés « Nobles des Ghilini ».

9. Voir plus particulièrement le dossier de lettres concernant le marquis Vittorio Amedeo Ghilini au Collège des Nobles de Milan, A.S.A., Carte Ghilini. Série 1, M. 508.
10. A.S.A., Carte Ghilini, Série 1, M. 508.
11. A.S.A., Carte Ghilini, Série 1, M. 509.
12. A.S.T., Sezioni Riunite, Carte Doria di Cirié, Art. 605, M. 161 : lettre de l'abbé Alessandro Doria à son neveu, le marquis Giovanni Gerolamo du Maro : de Rome, 2 février 1715.
13. N. ELIAS, *La société de cour* (traduit de l'allemand), Paris. 1974, p. 43.
14. A.S.T., Sezioni Riunite, Carte Doria di Cirié, Art. 605. M. 161.